

Le Quéâtre des Marionnettes BUTIN DE GUERRE

UN VRAI butin de guerre, cette pièce d'artillerie, arrachée de haute lutte à l'ennemi, qui voulait tout détruire, tout emporter des mots et des phrases ! Qu'importe la guerre si le butin est beau. La récolte se moque des forces, des richesses, aussi incomparables furent-elles, qu'il a fallu épuiser, arracher, massacrer, disperser, anéantir pour elle. Amassons, détroussons, fuyons, nos rapines serrées contre nos poitrines et cachons-nous pour les détailler, nous les partager !

À QUOI RESSEMBLERAIT une « mise en pièce » du théâtre ? À une pièce de Guillaume Chpaltine. Mais qu'on ne s'arrête pas à ce jeu de mots, qui voudrait dire que le théâtre de Chpaltine déchiquerait lui aussi, comme les autres, à son tour et une fois de plus, cette matière théâtrale qui doit toujours être mise à mal.

C'EST DE TOUT LE CONTRAIRE qu'il s'agit. Un remontage, une remise en pièce de théâtre, patiente et minutieuse, d'une sorte de restitution de la pièce de théâtre elle-même, dans sa dimension d'éternité. D'où la difficulté réelle de *monter* sur une scène la vérité d'une telle abstraction – comment diable, et où, pourrait-elle s'actualiser ? Comme il y a peut-être un vrai travail à faire, pour un résultat hasardeux et infime, qui aura l'audace de mettre une telle pièce en scène ?

LORS D'UN DE NOS PAMPHLETS précédents (voir les « Hydres » et « Quéâtres » déjà parus) nous mîmes le doigt sur une notion essentielle et définitive : quand on détruit, on ne construit pas. Certes, construire se peut lorsque la destruction, la déconstruction, a remis à plat des matériaux propices à la création – quand la nouvelle matière, absente ou au mieux pauvre, est impropre à créer de nobles choses ; mais jamais l'instant du détruire n'est l'instant du construire. Malgré les apparences, modernité et nouveauté n'auront été que des instants du détruire.

GUILLAUME CHPALTINE n'associe pas les éléments par collage, même si on voit passer le théâtre classique, de Strindberg à Büchner, en passant par Marivaux, duquel un emprunt est directement cité.

MÊME ET SURTOUT LÀ, la cohérence est invariable et constante, elle ne participe pas d'un désir moderniste d'éclatement, mais d'une inspiration d'où jaillit une unité. Cette élaboration vraie est forcément modeste et sérieuse. Elle a presque l'instinct du panache et des effets de manche propre à la parade des avocats d'affaires. Cet effet d'ensemble s'obtient avec souplesse, une continuité presque inquiétante, rigoureuse, d'une minutie horlogère. Rien à voir avec le bout à bout d'un copier-coller.

LE QUÉÂTRE offre à voir ici, précieusement, un épisode bien spécifique de son art de la représentation : Notre théâtre en tant que tel. Une tradition finie, encadrée, qui

GUILLAUME CHPALTINE

BUTIN DE GUERRE

LES PRESSES DE LASSITUDE



se joue derrière un rideau qui est tombé, derrière lequel les actes peuvent se jouer à jamais. La tradition théâtrale pourrait y apparaître muséographiée mais il n'en est rien, les vieux accessoires, les cintres désuets, les toiles peintes passées fleurissent d'une étrange perpétuité, dans un climat moral sévère, détemporalisé. Le théâtre dans ses variations apparemment infinies n'aurait donc été qu'une simple et seule pièce de Chpaltine ? Et qu'est-ce que le théâtre pris dans ces glaces du hors-drame, du par-delà tout tragique ?

LES ENFANTS JUIFS sauvés n'honorent pas plus leurs sauveteurs, que le froid assassinat d'un soldat n'accuse un général. Comme l'océan se représente par l'aquarium, la forêt et le ciel par une cage aux oiseaux, le désert par un vivarium où seul un petit serpent noir se blottit, la vie s'illustre ici en tableaux vivants candides, sous la plume d'un auteur amoureux de la plastique théâtrale absolue pour elle-même. C'est à dire la véritable vie, qui n'est plus qu'un carton-pâte évidemment, mais un carton-pâte authentique justement, la vie telle qu'un observateur curieux peut encore la découvrir à la lumière d'une scène de théâtre fictif, ce théâtre qui n'est plus qu'un épisode forclos du vaste champ représentatif qu'est le quéâtre. Pourtant il s'agit d'un épisode essentiel, décisif. Archétypique. Un modèle réduit, une maquette de l'homme, son projet et son accomplissement, permettant d'en englober la vision *cosmique troupière*. Car c'est du militaire, du militaro-spectaculaire d'État dont il est question ici, sous cape et avec une folle ostentation à la fois, sur les modes grotesque et terrifiant en même temps.

IL SERAIT PRESQUE INCONGRU, nous le disions, tant l'occurrence en semble impossible (lieu, public, tendances actuelles du théâtre), de croire que la désincarnation d'une pièce de Chpaltine s'incarmerait sur une scène. On (moi) naturellement est porté à se représenter jalousement, avec ses propres acteurs, costumes, décors, l'action. Dans un théâtre imaginaire, un théâtre des fantômes, vaste salle, vaste scène du palais des mirages grandioses d'une capitale, modeste travail d'amateurs passionnés, ou encore courageuse, et dépenaillée mise en scène dans le camp d'un temps de guerre. On imagine tout, sauf la troupe d'une avant-garde ou d'une farce boulevardière. On se place à tous les étages de la salle, orchestre, balcons, on fait

néité aussi étrangement composite, hors des âges, que le texte, on peuple les fauteuils d'un public imaginaire, improbable, désirable.

POURTANT il reste indéniable que monter un tel spectacle serait bêtement normal. Monté sans ostentation, avec juste l'immédiate circulation des mouvements et du texte, sans modernité, sans plus d'appâts qu'il n'en faut. Un divertissement de bon aloi, une occasion d'aller au théâtre pour voir un spectacle. Au-delà de telles dispositions tranquilles, quel sens peut bien avoir cette obsession malade, cette épidémie galopante de fêtes et de spectacles? À quoi rime cette stupéfaction du réveillon permanent, sinon à la tristesse et à la platitude terminales? Il y aurait trop à en dire, que chacun ne sait que trop. Il faudrait arrêter un peu le bastringue de la fête, que le spectacle puisse murmurer à nouveau, sans la ramener. Ne serait-ce qu'un volume d'une pièce de Chpaltine en main, et en voilà

la possibilité.

C'est tout ce qu'il faut, au quéâtre, pour que ce soit déjà fait.

ARNAUD : Tu voulais quoi? Que je la baise devant toi?

MARTIN : Ouais.

ARNAUD : Le navire coule, Martin.

MARTIN : Quel navire?

LES ELEMENTS PARTICULIERS

ou l'oeuvre de Chpaltine sous les traits même de l'eau qui la noie

Certes le ramassage de débris, d'épaves épars, sur la grève qui jouxte le naufrage de la civilisation, auquel se livre Guillaume Chpaltine, n'est pas un procédé original. D'autres avant lui ont, d'instinct, suivi cette procédure inéluctable.

Ce en quoi ce réassemblage aurait d'original tient au fait que celui-ci est opéré par la personne particulière de Guillaume Chpaltine. Rien d'original ici non plus, que l'auteur soit à l'origine de l'intérêt que peut représenter son oeuvre. Et pourtant? Ne doit-on pas depuis tant d'années, non pas trouver instructif qu'un travail soit le fait d'une personne, mais que cette personne doive présenter un intérêt au-delà de ce simple fait, c'est-à-dire finir par ne pas être une personne, mais avoir à devenir un archétype d'intérêt collectif? Est-ce que ce n'est pas une falsification contre l'auteur que d'en faire une sorte d'hypertrophie, une «auteurité» ou une «hauteur», un grantoteur? Qu'y a-t-il finalement dans l'auteur que la simple, très simple opération d'une vie particulière qui se révèle dans un ouvrage? Quel autre intérêt? Et y a-t-on vraiment porté beaucoup d'attention, malgré le lieu commun que ces notions recouvrent habituellement? À voir.

Y regarder à deux, dix, cent fois, voilà tout ce qui peut, et à tout sujet, être la seule ga-

rantie de «rencontrer» quelque chose. À cet égard Chpaltine reste une alchimie particulière à observer, une machinerie, un ballet de propositions qui s'accélèrent et se pressent enfin jusqu'à la surexposition, l'acmé. Que le théâtre soit le monde auquel il fait confiance pour montrer sa mécanique ne doit pas être sous-estimé.

Mais s'il ne s'agit pas d'en extraire des données utiles à la consommation et à la production de marchandises de spectacle ou autre, ni par conséquent de produire de la critique; à quoi peuvent bien servir les oeuvres, de théâtre ou d'autre chose? De quoi s'agit-il avec tout cela? Un champ s'ouvre là, dans un endroit tant balisé par la banalité qu'on n'y prend pas garde. Or si l'on n'y prend pas garde, si l'on continue à ne prendre qu'à peine garde à ce flot ininterrompu et indifférencié qui coule sous nos yeux fatigués, on n'en voit rien, on n'entend plus rien, et c'est un univers très chpaltinien qui se décrit là soudain, dans le regard qui n'est pas porté sur elle et qui justement engendre son oeuvre, cette oeuvre associant, d'un instinct opiniâtre et démonstrateur, péremptoire, bribes et débris, et où pourtant ne se voit pas la moindre jointure, et qui ressemble comme deux gouttes d'eau au flot qui l'emporte et la noie dans ce qui la révèle, sa source.

78.

CE POUR QUOI NOUS DEVONS ÊTRE RECONNAISSANTS.

— Ce sont les artistes et surtout ceux du théâtre qui, les premiers, ont donné aux hommes des yeux et des oreilles pour voir et entendre, avec un certain plaisir, ce que chacun est lui-même, ce que chacun a vécu et voulu; ce sont eux qui, les premiers, nous ont donné la mesure du héros qui est caché dans chacun de ces hommes ordinaires, eux qui ont enseigné l'art de se considérer soi-même comme héros, à distance et en quelque sorte simplifié et transfiguré, — l'art de « se mettre en scène » devant soi-même. Ce n'est que de cette façon que nous parvenons à nous mettre au-dessus de quelques détails bas qu'il y a en nous. Sans cet art nous vivrions tout en premier plan et entièrement sous le charme de cette optique qui fait paraître énorme le plus proche et le plus vulgaire, comme si c'était là la vérité par excellence. — Peut-être y a-t-il un mérite de même espèce dans cette religion qui ordonnait de considérer l'état de péché de chacun avec un verre grossissant et qui faisait du pécheur un grand criminel immortel; en décrivant des perspectives éternelles autour de lui, elle apprenait à l'homme à se regarder de loin et comme quelque chose de passé.

UN ÉCRIN DE FUMÉE

Le langage est ce mirage qui s'épanouit aussi vite qu'il s'évanouit. Des palais, des pays enchantés surgissent et flam-bent aussitôt. C'est notre maison de papier dont Guillaume Chpaltine est l'un des fidèles gardiens ; un frêle abri, mais pourtant plus sûr, plus solide et plus fondamental, que la meilleure casemate blindée. Et plus vaste que l'univers. Voici quelques extraits de ce que Michel-Paul Comte écrivait au sujet de trois de ses nouvelles (inédites) :

[...]

Tout ce qu'il ne faut pas faire, avec un enthousiasme et une détermination fanatique, tout ce que le roman, ce projet métaphysique, a pu engendrer d'images, de formules, de styles, de fausses et vraies nouveautés, rapplique à bride abattue avec son torrent de métaphores, de lieux communs, d'adages et de truismes avec une substantivité débordante. Sans parler d'un goût marqué pour la collectionnisme vocabulaire que rien ne pourrait endiguer.

« Il y a des limites à la provocation » me disait Gringo, un vendeur du légendaire disquaire BPM, il y a quelques années, en voyant l'accroche de mon journal que le magasin house-techno distribuait. Avec Chpaltine c'est la limite qui s'est dissociée de la provocation.

[...]

Chpaltine sous les traits d'un Noé voulant sauver du déluge l'art du roman qu'il aime tant, en recueillant à bord de son arche tant de bribes de langage menacées d'être englouties par un océan de boue ? Pas du tout. Certes c'est à même la laideur qu'il puise, comme tout artiste se doit d'en avoir le courage (mais seul le plaisir suffit bien sûr) c'est dans les antres les plus dévotés où le langage n'a jamais peur de frayer, puisqu'il y a toujours trouvé son renouveau. Et sa rédemption. Il n'est pas d'infamie que Chpaltine ne nous presse de pardonner par tous les moyens dévolus au langage pour convaincre et séduire.

[...]

Et ce n'est pas seulement l'histoire du roman qui y passe, la très haute idée que Chpaltine a du roman est celle d'un objet absolument central, essentiel, au coeur de la langue. La faconde journaliste qui pue l'arrière-cuisine, les terrifiants téléfilms (qui ne dépassent guère sur le fond les feuilletons imprimés d'autrefois), les traductions de romans américains modernistes, le tapin sans vergogne de la publicité où le malheur de la poésie déconforte trouve un ultime et pénible refuge, tout le corps du français, la langue, se présente en un chancelant et pourtant fier garde à vous dans ses vieilles frusques ou ses clinquants effets du jour, dans un tourbillon où rien ne vient laisser le temps de reprendre son souffle, car tout finit par s'accélérer vertigineusement, follement, le rythme produit un sommet, une acmé, le cône d'un typhon qui soulèvent tout avec lui et où tout trouve son sens par l'effet d'une accélération, contrairement à ce que produit habituellement ce phénomène qui anéantit tout, ici le sentiment surgit là où ailleurs le néant engouffre tout. Si c'est bien d'un gouffre dont il s'agit aussi, c'est un abîme qui se représente, ce qui n'a plus rien à voir, c'est du texte, du texte qui crie du cri de l'abîme ;

DÉJÀ PARU aux Presses de Lassitude, SATELLITE AVEC VUE navigue dans les mêmes univers parallèles militaro-médiatiques que BUTIN DE GUERRE. Des cibles, des balles perdues sur le plateau, des soldats filmés en gros plan dans les coulisses, des civils abattus uniformément, des généraux-vedettes, des stars du front, Du vice chpaltiné, du chpaltinage artistique de compétition. Une paire de pièces qui se renvoient la claquette d'un de nos hémisphères cérébraux à l'autre. Allez on fouille on choisit, il n'y en aura pas pour tout le monde.

de l'écriture, aussi terrible cela doit-il être.

Cette tornade se nourrit de tout ; invraisemblance psychologique, méta-collage, coq à l'âne, ellipse, l'absurde, cocasse, pied de nez, tête à queue, le à-la-va-comme-je-te-pousse, le dialogue à outrance avec tous ses tics et ses tocs du tac au tac, toutes les figures et les genres y passent, de la collection Harlequin aux PUF, sans transition, dans une reprise en compte qui fait dans le détail avec une jubilation jouissive communicative où rien, évidemment, n'est laissé au hasard, et tout à la coïncidence, art consommé où tout vient à propos, pour qui sait attendre, et n'y perd rien pour autant. La vengeance de la textualité est un plat qui se dévore bouillonnant, toujours brûlant d'exactitude cartésienne. Chpaltine nous rappelle qu'on ne saurait impunément confondre métaphysique et prophétie.

Car le nouveau monde des Temps Modernes a son propre fondement historial en cela et là même où toute histoire, tout événement a son fondement essentiel : dans la métaphysique, c'est à dire dans une nouvelle détermination de la vérité de l'étant dans sa totalité et de l'essence même de cette vérité. Pour le fondement de la métaphysique des Temps modernes la métaphysique de Descartes est le début décisif. Ce fut là sa tâche que de donner son fondement métaphysique à la libération de l'homme pour la nouvelle liberté en tant que son autonome législation, sûre d'elle-même. Descartes a pensé à l'avance ce fondement au sens authentique de la philosophie, c'est à dire à partir de nécessités essentielles, non pas au sens d'un devin qui prédit ce qui va s'ensuivre, mais pensé à l'avance en ce sens que ce qu'il pensait demeurât en effet le fondement de ce qui advint postérieurement. La prophétie n'est pas le ministère de la philosophie, mais non plus le mieux-savoir clopinant à la suite des événements. Le vulgaire entendement, il est vrai, se plaît à répandre l'opinion que la philosophie n'aurait d'autre tâche que de venir après coup rattraper une époque, son passé et son présent pour les ramener à une formulation notionnelle et les réduire à des prétendus concepts, voire à un " système ". L'on croit avoir rendu un hommage tout particulier à la philosophie en lui fixant semblable tâche.

C'est à tout un univers renaissant que la prose chpaltinienne veut à toute force, solidement façonnée à partir des pires déchets, déjections, ordures et rebuts, donner des fondations. Il n'y a pas là recyclage - mais cycle.

GUILLAUME CHPALTINE

SATELLITE
AVEC VUE

LES PRESSES DE LASSITUDE

86.

AU THÉÂTRE. — Aujourd'hui, j'ai de nouveau éprouvé des sentiments forts et élevés et si, pour finir la journée, je pouvais ce soir écouter de la musique, je sais fort bien de quel genre de musique je ne voudrais point, de celui qui cherche à enivrer ses auditeurs et les *pousse* avec violence, pour un instant, à des sentiments forts et élevés; — des hommes à l'âme quotidienne, ces auditeurs, qui le soir ne ressemblent pas à des vainqueurs sur des chars de triomphe, mais à des mulets fatigués que la vie a trop souvent fustigés de son fouet. Ces gens connaîtraient-ils seulement les « états d'âme supérieurs » s'il n'existait pas des remèdes enivrants et des coups de fouets idéalistes ! — et c'est ainsi qu'ils ont leurs excitateurs à l'enthousiasme comme ils ont leurs vins. Mais que m'importe leur boisson et leur ivresse ! Qu'importe à l'homme enthousiasmé le vin ! Il regarde au contraire, avec une espèce de dégoût, le moyen et le réparateur qui doivent provoquer ici un effet sans cause suffisante, une singerie de la grande marée de l'âme ! — Comment ! on offre à la taupe des ailes et d'autres pensées, — avant qu'elle aille se coucher, avant qu'elle rentre se tapir dans son antre ? On l'envoie au théâtre et on met de grosses lunettes devant ses yeux aveugles et fatigués ? Des hommes dont la vie n'est point une « action », mais une affaire, sont assis devant la scène et contemplent des êtres étranges dont la vie est plus qu'une affaire ? « Cela convient ainsi, dites-vous, cela est divertissant, c'est ainsi que le veut la civilisation ! » — Eh bien ! C'est peut-être parce que trop souvent la civilisation me manque, que ce spectacle me dégoûte trop souvent. Celui qui trouve en lui-même assez de tragédie et de comédie préférera rester loin du théâtre ; exceptionnellement peut-être la représentation tout entière — y compris le théâtre, le public et le poète — deviendra pour lui le véritable spectacle tragique et comique, en regard de quoi la pièce représentée ne signifiera que peu de chose. Celui qui est lui-même quelque chose comme Faust et Manfred se souciera fort peu des Faust et des Manfred du théâtre ! — tandis que le fait que, d'une façon générale, l'on met en scène de pareilles figures sera certainement pour lui matière à réflexions. Les pensées et les passions les plus *fortes* devant ceux qui ne sont pas capables de pensées et de passions — mais d'*ivresse* ! Et celles-là comme un moyen d'arriver à celle-ci. Le théâtre et la musique devenus la fumerie de haschich et le mâchage du bethel des Européens ! Ah ! qui donc nous racontera l'histoire entière des narcotiques ? — C'est presque l'histoire de la civilisation, de ce que l'on appelle la civilisation supérieure !

Ci-dessus et page 2, Frédéric Nietzsche, La Gaya Scienza, traduction Henri Albert, Mercure de France, 1901.

Le Quéâtre est une publication des Presses de Lassitude.